

## Virginité

Un inédit de Michel Chaillou\*

**C**onie, elle croit entendre des voix. Si si, je vous jure, c'est plus fort qu'elle. Si elle était vieille encore, une radoteuse, ce pourrait être son enfance qui lui remonte par les oreilles. Mais elle n'a que vingt ans, belle, pas belle, ça dépend des heures. Au village et hors du village, les hommes la regardent sans cesse. Mais elle s'en moque, ne dilate pas longtemps de sa présence leur œil humide. Ses parents lui ont donné sa vie, mais elle n'a jamais su quoi en faire, à l'école, partout, se désespérait même de ne savoir qu'en faire, à son travail, partout, jusqu'au jour ? Comment déballer l'affaire sans trop remonter loin ? Elle déteste remonter loin, mémoire, souvenirs, pas son lot.

Chaque soir, elle se débarrasse de sa journée, met le feu dedans, se lave avec les cendres. C'est sa mère qui l'empêche de se frotter jusqu'au sang. Se lever au matin avec uniquement l'ombre de son corps qui la promène, quelle joie ! Elle vit devant, pas derrière, n'aspire pas d'une façon générale à se rappeler, ne gardant pour subsister que le strict minimum, un nom qui la hèle, répond présent à sa place avant le trouble que les mots de sa bouche souvent provoquent. Parfois son père le lui reproche, un gros reproche fait homme qui pèse son poids contre la porte.

— Conie !

Et il soupire, la maison entière soupire et le chien qui dort dans sa niche dehors agité de rêves qui ne sont pas à lui.

Ils vivent à trois en France, contre l'océan. Enfin, il suffit de descendre le chemin creux pour entendre ce grand imbécile marmonner. Je tais l'endroit exact par crainte de représailles. Les événements refluent à peine. On en soupçonne encore l'écume dans les conversations. D'ailleurs Conie ne se prénomme peut-être pas Conie. De toute façon, il s'agit d'une grande fille avec des robes de hasard qu'elle porte à tour de rôle. Elle exerce depuis peu un métier, institutrice. Car elle est née avec une forte envie de lire, aussi les études ne furent-elles qu'une bousculade de titres, un jeu d'enfant. Ensuite, elle s'est retrouvée avec une craie et des bambins rangés devant. Une classe en permanence de vingt-cinq, moins trois ou quatre. Souvent les absents la regardent plus que les présents et puis cette façon qu'a la rue de s'allonger quand elle rentre. Sa maison est à l'autre bout et parfois elle s'imagine qu'elle n'atteindra jamais ce bout.

La campagne autour reste assez familière, trop peut-être ? Les champs n'ont pas appris la politesse, embroussaillent vite les pas. Certaines haies crient quand on s'approche. Conie les apprivoise, parle leur idiome de ronces

et de mûres. Elle porte souvent la main sur les arbres. Comment font-ils pour pousser si vigilants ? Elle-même reste trop en alerte. Elle va vite se flétrir avant l'âge à frémir d'un rien. L'étang par exemple l'affame. Elle trouve les étangs trop inertes, il faudrait des coups de pied dedans. Elle a du parti pris contre la nature. Elle juge l'herbe écervelée ou le fermier d'à côté trop tatoué par son travail. Parfois Conie s'ennuie jusqu'au tragique. Sans doute qu'elle est née avec une intelligence peu commune ? Je veux dire pas la même que celle en usage au village, celle éclatante de ses compagnes et garçons, hommes mûrs et femmes défaits. Le sel de cette côte abrute l'avive d'une autre façon. Elle aime juste son père, sa mère. Elle s'attendrit d'eux devant eux. Mais elle sait trop leur sort à tous précaire. Elle a vite compris que si elle prononçait tout ce

qu'elle pense les gens lui feraient un malheur, ne lui confieraient plus leurs dérisoires rejets. En conséquence, elle se tait. A quoi bon les alarmer ? Mais elle se comporte bien au tableau, dans la cour de récréation, seulement un peu « en-fuie » quand ses collègues la provoquent, le directeur pourtant marié, déjà suspendu à sa tresse blonde qu'elle n'entortille pour l'instant que contre son propre cou. Un jeune instituteur qui cherche épouse vacille aussi pour l'aborder. Il a de bonnes joues à pincer, du poil dru qui perce sa chemise à la belle saison quand chacun se quitte pour les vacances.

— Des semaines et des semaines sans vous, il déplore.

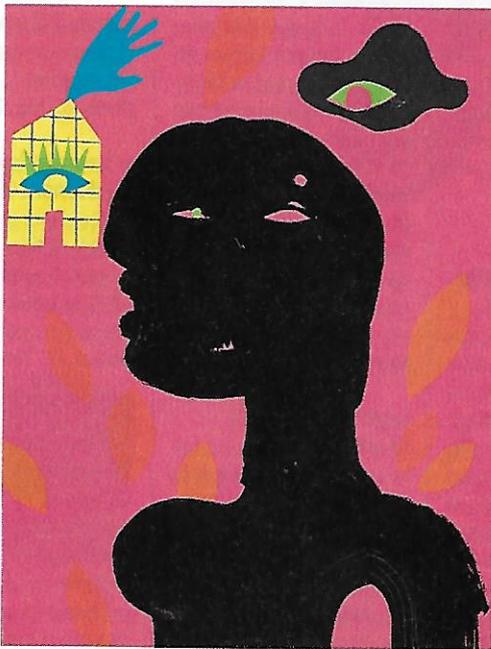
Ouf, pense-t-elle, enfin débarrassée de telles paroles doucereuses, du regard qui tue les parties confiantes de sa personne, ces seins qui la débordent et qui l'éton-

nent par leur volume seule parfois dans sa chambrette.

Un jour, une idée lui vint, une idée feuillue de fond de jardin. Souvent elle s'y réfugie. Elle dit qu'elle « végète » alors. Et elle végète d'un rien, parce qu'un regard l'a trop effleurée ou que des mots ont déchiré mal son oreille. C'est sa probable beauté la grande coupable, son nez juste, sa bouche perlée et le rire qui l'accable de fossettes.

Elle habite chez ses parents, ne parvient pas encore à les quitter pour suivre sa route désenchantée. Elle a besoin de la grosse voix à soupe de son père, et de sa mère qui la presse de questions. Est-ce que cela a un sens de se tenir toujours dans son coin ? Comment veux-tu trouver ton âme sœur ? Mais elle a bien assez de la sienne.

J'ai croisé Conie bien des kilomètres après ses vingt ans, pas vieille, mais néanmoins avec plus d'années sur le visage. Elle m'a raconté, avoué, suppôts enfer et damnation, tout ce qu'elle a vécu. Ah j'oubliais, je suis magistrat, à vrai dire juge d'instruction et c'est en cette qualité que... Ecoutez plutôt... ●



SERENNE ASSOLIS

\* Dernier ouvrage paru : *La France fugitive* (Fayard, 1998).